

Introduction

Olivier LAÜGT

Maître de Conférences
ISIC
Université Bordeaux 3
laugt@u-bordeaux3.fr

Diffuser, populariser, divulguer, traduire, vulgariser la science... Aucun verbe ne semble pleinement adéquat pour rendre compte de cette activité de communication, souvent à sens unique, entre « savants » et « profanes ». Corollairement à la science moderne qui émerge au début du 17^e siècle en Europe occidentale, un besoin d'explicitation de ces avancées se fait immédiatement sentir. La rupture qu'elle exige avec le sens commun impose une médiation pour transmettre ses idées et résultats aux publics.

« Il n'est de science que de communicable ».

La formule, apocryphe, de Léonard de Vinci situe bien la science moderne comme un processus de communication. Elle nous rappelle que le fait scientifique se construit par l'échange, par la controverse entre pairs. Le chercheur, travaillant dans un cadre théorique, imagine et construit un dispositif expérimental. Il propose alors une interprétation de ses observations. Mais le fait expérimental et son interprétation par un auteur ne pourront fournir une connaissance certifiée que lorsqu'ils auront été soumis à la critique. Cette critique a pour objectif d'assurer qu'il n'y a pas d'autre interprétation possible. La controverse doit alors soulever les objections que l'auteur n'a pas devancées. Comme il s'agit donc de sonder la cohérence de l'ensemble constitué par la théorie, l'appareillage de laboratoire et la grille d'analyse, une connaissance profonde de ces outils est requise. Et c'est parce qu'elle met ainsi à l'épreuve les processus expérimentaux que la discussion

n'est pas seulement affaire de logique. Elle exige de ses participants une compétence dans le domaine, ce qui la réserve au cercle restreint des pairs.

Avoir voix à ce chapitre exige donc une maîtrise des objets et concepts manipulés et aussi une maîtrise du jargon que la communauté a progressivement élaboré, pour désigner commodément ses outils. Le recours à ce langage de spécialité semble être une nécessité pour la science, et l'entreprise vulgarisatrice se retrouve face à un sérieux défi : traduire le technolecte, c'est peu ou prou le trahir.

Mais alors pourquoi le journalisme s'embarque-t-il dans une telle galère ? C'est que la science « habite » notre monde. Elle a pénétré et transformé les sociétés humaines ; ses conséquences technologiques sont omniprésentes et souvent transparentes. Mais lorsque les dérivés de la science semblent devenir des dérives, nous les voyons, nous avons besoin de comprendre. La deuxième moitié du 20^e siècle, mettant en évidence les progrès de la physique et de la biochimie, avec leurs retombées médicales d'un côté, mais aussi Hiroshima et l'effet de serre, en passant par les OGM, montre combien la technoscience peut être ambivalente. Un double questionnement se fait alors jour : qu'est-ce que la science nous fait ? qu'est-ce que nous en faisons ? Ce que nous appelons les « effets de la science », l'idéal démocratique exige que tous puissent en débattre. Et les journaux sont un des lieux naturels d'un tel débat. C'est ainsi que le journalisme se retrouve face à la science.

L'ambition du dossier que propose ce numéro des *Cahiers du journalisme* est d'amener, modestement, quelques éclairages sur cet abord de la science par le monde de l'information. La difficulté des relations entre journalistes et scientifiques s'y retrouve, d'heureuses réussites aussi. Nous observerons aussi qu'entre la science pour elle-même ou pour ses effets, la balance médiatique penche le plus souvent en faveur du second terme. Tant que le boson de Higgs demeure une spéculation, il n'a qu'un intérêt très limité. Sa mise en évidence dans un accélérateur de particules fera peut-être un jour la Une, si le reste de l'actualité alors laisse de la place pour une célébration de la science triomphante. Mais une telle réussite de la physique fondamentale ne sera qu'anecdote face à la multiplicité des questionnements beaucoup plus prosaïques des publics : est-ce que je peux manger de ce maïs sans crainte ? que penser de l'antenne de téléphonie mobile voisine de ma maison ? C'est là que se semble se porter véritablement l'intérêt des lecteurs/télespectateurs/internautes.

En ouverture du dossier, Vladimir de Semir soulève, en partant du cas espagnol, la question générale de la construction par les publics

européens de « *leur connaissance et leur opinion sur les thèmes scientifiques* ». Les analyses qu'il nous propose de différentes enquêtes et baromètres pointent un changement dans les formes d'accès à l'information sur les thèmes scientifiques ou technologiques, lié entre autres à l'expansion d'Internet. Cette mutation s'expliquerait par la pauvreté de l'offre et la crise de crédibilité des supports traditionnels (télévision et quotidiens), conjuguées à l'impression/illusion de richesse et d'« immédiate » d'un support innovant. L'irruption de la presse gratuite dans le paysage médiatique accentue ce « phénomène de *fast info* », tout en laissant en suspens les questions de discernement et de tri des sources. Face à cette évolution, seules les revues traditionnelles de vulgarisation semblent conserver une place de choix dans le cœur du public.

C'est à l'une de ces revues, *Science et Vie*, que Virginie Cadinot s'intéresse pour comprendre sa position dans le panorama de la presse de vulgarisation. Pour cela, elle explore son identité et procède par comparaison avec le titre qui pourrait apparaître comme son concurrent le plus direct, *Sciences et Avenir*. Une analyse comparative du rubriquage, de l'iconographie, de la maquette et du discours des deux magazines l'amène à relever que si l'un exprime « *le désir de savoir comme fin en soi* » pour assouvir un besoin de connaissances, l'autre relève plutôt du « *désir de savoir comme pouvoir* » et porte un regard plus social sur la science, davantage axé sur ses implications pratiques. Il nous semble que l'éclairage ainsi porté sur les contrats de communication de ces deux magazines contribue à apporter une réponse à un questionnement ouvert par Vladimir de Semir.

Christophe Deleu se préoccupe, quant à lui, de la posture du journaliste scientifique au sein du journal d'information télévisée. Il note que la relation de dépendance avec les scientifiques, dont « *il faut gagner la confiance* », exige un « *surcroît de professionnalisme* ». Par ailleurs, le format du journal télévisé exacerbe les contraintes discursives liées à la vulgarisation et amène à « *s'intéresser davantage aux débats suscités qu'à la science elle-même* », position connexe à celle que Virginie Cadinot décrivait pour *Sciences et Avenir*.

Les effets suscités, plus que la science elle-même, nous en avons un exemple avec l'étude menée par Olivier Laügt, qui observe l'émergence, en 2003, du SRAS dans le journal *Le Monde*. Une analyse de discours lui permet de constater « *comment le régime médiatique d'une question de santé publique a pu faire interférer champ scientifique, champ économique et champ géopolitique* ». Nous assistons ainsi, à travers le discours journalistique, à l'instrumentalisation politique d'un problème médical, les aspects purement scientifiques de l'affaire passant rapidement à l'arrière-plan.

Mais ce qui semble valable pour le SRAS ne doit pas être hâtivement généralisé. Claudine Ducol montre en effet, avec toujours comme support le journal *Le Monde*, comment le mariage entre science et société peut être dans d'autres cas célébré de façon heureuse. Sur l'exemple du traitement du débat parlementaire sur la loi « fin de vie », et en prenant comme grille de lecture les trois mondes proposés par le philosophe Jürgen Habermas – monde objectif, monde normatif et monde expressif – elle met en évidence un dispositif qui permet au journal de « fabriquer » de l'information ou « construire médiatiquement » des événements d'une manière utile à la démocratie ».

En opposition totale avec ce mode de traitement, les journaux gratuits ne peuvent que proposer une « lecture prospectus », selon Bertrand Girardi, lecture qui au mieux renverra à un approfondissement dans d'autres supports. Quelle place pour la science dans un tel contexte ? Elle parvient à s'y glisser, selon cet auteur, par des images photographiques qui « vont agrémenter ou plus exactement soutenir la faible teneur en explication scientifique de l'article ». Ces images fonctionnent ainsi comme des impulsions sur le lecteur, dans une fonction d'ouverture déjà repérée dans le discours de vulgarisation.

Ces premières contributions traitaient de situations médiatiques françaises ou européennes et concernaient donc des environnements culturels occidentaux qui ont présidé à l'éclosion de la science moderne. Les deux réflexions suivantes nous emmènent dans des pays pour lesquels la science peut être perçue comme un mode de pensée importé.

L'article de Hülya Ugur Tanriover et Idil Engindeniz commence ainsi par cadrer les contraintes historiques et culturelles de la communication médicale en Turquie. Leur analyse montre ensuite comment, là aussi, on peut assister à une instrumentalisation idéologique de sujets santé, en décalage parfois avec les actes possibles du lecteur qui « n'a pas toujours les moyens ni de faire ce qu'on lui conseille, ni même d'aller consulter proprement un médecin ».

Le texte de Mame Aly Konte témoigne, lui, de la situation de la science dans la société et les médias sénégalais. Il nous expose comment le débat public a pu « dépasser le discours des poètes, pour aller en direction des chemins tortueux de la science ». Une politique volontariste de promotion des études scientifiques, tant pour les garçons que pour les filles, commence à donner des résultats tangibles, qui se répètent lentement au niveau des médias. Mame Aly Konte pointe ainsi les efforts et les besoins de son pays en matière de formation scientifique, notamment pour les journalistes.

Le papier de Vladimir de Semir, placé en ouverture de ce dossier, se conclut par un appel à explorer « *de nouveaux outils de divulgation scientifique* », tout en notant le succès public des musées scientifiques. Une piste pour ce travail est peut-être suggérée par la contribution de Jean-Paul Natali. Celui-ci nous montre comment la Cité des Sciences et de l'Industrie (La Villette, Paris) peut proposer à ses visiteurs une « *médiation hybride empruntant à la fois aux paradigmes muséaux et journalistiques, [...] l'exposition journalistique* ». Il en résulte un objet sophistiqué qui, tout en bénéficiant de la légitimité associée aux centres de culture scientifique et technique, « *prétend tout à la fois échapper au discrédit des autres médias de presse, [et] se démarquer des laborieuses productions pédagogiques des musées traditionnels* ». Grâce à des DVD-ROMS, ce produit peut ensuite s'exporter facilement sous forme d'« *expo-dossier* », à disposition des structures ou des particuliers intéressés.

Le propos de Bertrand Cabedoche se situe quelque peu en marge de la thématique de ce dossier. Toutefois, il marque comment le besoin de débat à propos de ce que nous avons appelé les effets de la science suscite l'apparition d'autres espaces publics que ceux des médias, classiques ou issus des nouvelles technologies. La presse, lieu traditionnel du débat démocratique, est donc contournée par de nouvelles procédures. Néanmoins, la tendance à l'instrumentalisation de l'information scientifique, qui a pu être relevée dans la presse par Olivier Laügt ou par Hülya Tanriover et Idil Engindeniz, ne semble pas épargner ces nouvelles formes de médiation.

Enfin, à partir d'une enquête menée auprès des membres de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec, Philippe Marcotte et Florian Sauvageau relèvent chez les journalistes scientifiques une conception de la pratique journalistique qui, vis-à-vis de celle de leurs confrères des autres secteurs de l'actualité, détonne. Particulièrement critiques à l'endroit du public et du système médiatique, mais plus « *sympathiques* » aux scientifiques, les journalistes scientifiques partageraient une conception essentiellement pédagogique et engagée du journalisme.

Quand on observe l'engouement que suscitent les programmes de journalisme scientifique dans les universités et les centres de formation, on peut s'interroger sur le devenir des jeunes candidats à des métiers aussi difficiles. Au terme de notre parcours, la position du journalisme face à la science semble à la fois fragile et forte. Fragile quand on observe les formes nouvelles de médiation qui émergent, en liaison avec les problèmes de désaffection vis-à-vis des médias traditionnels. Mais

INTRODUCTION

paradoxalement, c'est le recours à des techniques spécifiquement journalistiques qui crédibilise ces nouveaux espaces de communication.

Quête de vérité et idéal d'objectivité font converger science et journalisme. Ces deux mises en discours se rejoignent dans leur fonction d'explicitation du monde. En investissant pleinement son rôle d'alerte et de vigilance face aux retombées diverses du progrès technoscientifique, le journalisme scientifique peut sans doute envisager avec sérénité les mutations, inéluctables, qui s'annoncent pour lui ■